

## **Rome, d'un mythe à l'autre (1870-1900)**

Dans ces journées d'études consacrées aux langues romanes, quoi de plus normal que de partir de la terre-mère de la latinité? Rome, donc! Mais Rome s'est prêtée à tant d'interprétations mythiques qu'il fallait bien faire un choix : parmi celles des deux derniers siècles, la plus connue est sans nul doute la version fasciste du mythe de Rome, avec tous les avatars de la romanité manipulée par le régime de Mussolini. Ce n'est pas cette version que j'ai retenue pour cette première rencontre - l'occasion s'offrira certainement d'y revenir lors de nos travaux futurs, mais c'est bien de la Troisième Rome, celle du Risorgimento, qui devient en 1870 la capitale de l'Italie unifiée, que je veux vous entretenir, et de son entrée dans la littérature italienne.

Pourquoi Troisième Rome? C'est qu'elle vient après la Rome antique, latine et païenne et puis celle de la Chrétienté, la Rome des Papes : la ville qui devient capitale du nouveau royaume se confronte d'une part à un passé doublement prestigieux, et d'autre part à la réalité contemporaine qui l'investit. La charge historique, politique et symbolique est énorme : la Ville est riche d'un passé glorieux, antique et renaissant, dont le pouvoir, à deux reprises, s'est étendu jusqu'aux frontières du monde connu ; bien au-delà de l'Italie, le nom de Rome est une référence culturelle encore dans les siècles qui ont vu la décadence de ce pouvoir ; le Risorgimento a exalté ce nom : la Rome antique a été la référence des républicains italiens de 1848, Garibaldi s'est exclamé «Roma o morte», et Cavour a clairement exprimé en 1861, quelques mois avant sa mort, que l'Italie ne pouvait se concevoir sans avoir comme capitale Rome.

La réalité citadine est modeste (agriculture négligée, industries très limitées, un peu d'artisanat, commerce inexistant), et c'est bien ce contraste entre l'immense prestige de l'image et le faible dynamisme économique, social et politique de la ville, qui convainc les nouveaux gouvernants italiens de choisir Rome : ce ne sera pas une capitale dangereuse<sup>1</sup>. Ayant été «une idée-force, conséquence heureuse du mythe», selon les mots de l'historien Chabod<sup>2</sup>, une fois le grand dessein accompli, Rome «reprise» à la

---

<sup>1</sup>cf. premières pages de A. Caracciolo, *Roma Capitale*, Roma, Rinascita, 1956.

<sup>2</sup> *Storia della politica estera italiana 1870-1896*, Bari, Laterza, 1951.

papauté par la nation italienne et devenue capitale du jeune état qui vient de se constituer, ne risque-t-elle pas de se réduire aux dimensions d'une ville ordinaire dans une nation ordinaire?

L'entrée en littérature italienne de Rome, disions-nous : il y a maintenant des écrivains romains non dialectaux, et des Italiens autres que romains qui écrivent sur Rome, alors qu'auparavant, c'étaient surtout des étrangers ou des écrivains romains dialectaux qui le faisaient. La «grande conversation» qui s'instaure d'un bout à l'autre de l'Italie<sup>3</sup> met en relief les contradictions qu'implique la rencontre de son mythe et de son nouveau statut : cela donne naissance à des images variées dans la littérature nationale jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Il est évidemment hors de question d'aborder une étude exhaustive dans le temps très bref qui nous est imparti ; je me contenterai donc d'apporter quelques éclairages significatifs, à l'aide d'exemples parmi les plus représentatifs - ou les plus originaux, en examinant successivement les nouvelles fonctions de Rome en rapport avec la société, avec l'urbanisme et la nouvelle image qui se construit autour du parlement.

## ***I - NOUVELLES FONCTIONS ET SOCIETE***

I.1.0. Quelques rappels chronologiques, tout d'abord : l'Unité ayant été proclamée en 1861, la capitale a été Turin jusqu'en 1865, puis Florence jusqu'en 1870. La prise de Rome, le 20 septembre 1870, événement historique et célébré en tant que tel, n'est pas un haut fait militaire ; il a été rendu possible par la chute du Second Empire en France, début septembre 1870, à la suite de la défaite de Sedan ; Napoléon III, en effet, après avoir aidé le mouvement vers l'Unité italienne, avait opposé son veto à une agression contre le dernier symbole de la puissance temporelle du Pape, à la pénétration dans Rome des soldats italiens. Le pape est Pie IX et le Roi d'Italie, Victor Emmanuel II, de la maison de Savoie ; ils vont mourir tous deux en 1878, leurs successeurs seront Léon XIII et Humbert I<sup>er</sup> - qui sera assassiné en 1900.

---

<sup>3</sup> B. Croce, *Storia d'Italia dal 1871 al 1915*, 1<sup>ère</sup> édition 1928. (La «grande conversation» a des limites : il y avait 75% d'analphabètes en Italie en 1861, et 8 Italiens sur mille étaient capables de parler l'italien en 1862-63, cf. Tullio De Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari, 1963.)

I.1.1. Des soldats qui ont pris part à la fameuse Brèche de Porta Pia racontent leur entrée dans Rome. Edmondo De Amicis - le futur auteur de *Cuore*, (1886), écrivain ligurien, et combattant comme officier en 1866, a accompagné l'armée italienne, en tant que correspondant de journaux florentins : dans *Impressioni di Roma*, il campe le portrait d'un artilleur qui, en visitant la Coupole de Saint Pierre, exprime en dialecte lombard, d'abord sa satisfaction : «Finalement, on y est!», puis son admiration : «Sainte Vierge! C'est autre chose que le Dôme de Milan!»<sup>4</sup> . Un autre journaliste, Ugo Pesci, ami de De Amicis, rapporte que le nom de Rome était prononcé par tant de bouches «comme celui de la femme adorée»<sup>5</sup> ; tous deux parlent de l'accueil enthousiaste fait à l'armée italienne, des vivats et des acclamations du peuple romain. Rome était italienne, mais pas encore capitale d'Italie.

I.1.2. Le Roi Victor Emmanuel II fit à Rome une première visite, presque en catimini, en décembre 1870, et l'installation du gouvernement eut lieu, toujours sans grand bruit, le 1er juillet 1871 : il s'agissait de ne pas heurter la Papauté. Cette trop grande discrétion fut ressentie comme excessive prudence et lâcheté, et déclencha les sarcasmes de Giosuè Carducci : le poète, une sorte de Victor Hugo italien pour ce qui est de la *poesia civile* et de la popularité, écrit le 12 novembre 1871 le *Chant de l'Italie qui va au Capitole*, qui commence ainsi : «Chut, chut, (...) /Oies du Capitole, taisez-vous! Je suis/ l'Italie grande et unifiée/ Je viens de nuit parce que Monsieur Lanza/ redoute les coups de soleil/etc...»<sup>6</sup>. A ceux qui, comme lui, souffrent de ce que la réalité ne soit pas à la hauteur du mythe, et que l'entrée ne se soit pas faite sur le modèle du triomphe romain, le gouvernement fait répondre dans la presse que le Roi-citoyen ne peut se comporter en conquérant romain. Carducci néanmoins continuera à consacrer une bonne partie de sa production poétique à la défense de la romanité de l'Italie, et à la

---

<sup>4</sup> Florence, Faverio & cie, 1870,cf. p.47-51; les traductions sont de l'auteur de l'article.

<sup>5</sup> *Come siamo entrati in Roma*, Florence, Parenti, 1956 (1ère édition : 1895, pour le 25 ème anniversaire de la Brèche).

<sup>6</sup> Lanza est le président du conseil.

sacralisation a posteriori des mythes du Risorgimento : ceux-ci se lisent en creux dans la satire qu'il fait de l'après-Risorgimento<sup>7</sup>.

I.2.0 Rome devenue capitale voit sa population évoluer : un nombre considérable d'habitants nouveaux afflue, de sorte que la ville passe de 240000 habitants en 1871 à 460000 en 1900. Une partie de l'immigration dans la nouvelle capitale provient du nord : ce sont les employés - les *travet* - et commerçants toscans ou piémontais qui suivent le déplacement de la capitale, de Turin à Florence, puis à Rome ; une autre partie, en quête de fortune ou de travail, est faite de populations méridionales plus proches géographiquement de Rome, mais socialement moins assimilables que les premières.

I.2.1. Le toscan Gaetano Carlo Chelli, employé à la Régie des Tabacs, qui s'est installé à Rome en 1878, écrit le roman de l'assimilation, de la fusion, au coeur de la vieille Rome, de la petite bourgeoisie *papalina* avec les nouveaux arrivés : *L'Eredità Ferramonti*, qui appartient au filon réaliste-naturaliste, *verista*<sup>8</sup>.

L'héritage Ferramonti est celui d'un boulanger romain qui s'est retiré des affaires après 1870, avec de belles économies, convoitées par ses trois enfants et leurs conjoints. L'aîné, Pippo, est devenu quincailleur à Sant'Eustachio en épousant la fille du patron, il est clérical et regrette le temps passé du pouvoir papal ; son épouse, Irene, essaie de tirer les ficelles de toute la famille. L'autre fils, Mario, après une jeunesse oisive passée à fréquenter les «bons à rien» élégants du Corso, se met aux affaires et procure d'intéressants placements à ses beau-frère et belle-soeur. La fille, enfin, Teta, qui «s'est fait enlever par un employé à 200 lire par mois», le *travet* Paolo Furlin - le nom est septentrional - aura la destinée la plus brillante, puisque c'est elle qui recueillera le fameux héritage, tandis que son jeune employé de mari, monarchiste et libéral, fera une carrière rapide, et deviendra député. Tous ont amplement profité du développement

---

<sup>7</sup> cf. A. Asor Rosa, «La grandeur quando è poesia : Giosuè Carducci» in *Storia d'Italia*, Turin, Einaudi, vol. *Dall'Unità ad oggi*, tome 2, *La cultura*, 1975, p.940-955, et Laura Fournier : «Giosuè Carducci et le populisme risorgimental» in *Laboratoire italien* 1-2001).

<sup>8</sup> Roma, Sommaruga, 1884, p.70-73.

économique de la nouvelle capitale, mais c'est le couple «mixte», symbole de la modernité de Rome, qui arrive au pouvoir. L'atmosphère du roman de Chelli est par ailleurs assez sombre - il n'a rien de la bonhomie d'un Faldella, dont nous allons parler bientôt ; c'est exclusivement l'intérêt qui fait agir ses personnages.

I.2.2. Les travailleurs font une fugace apparition chez Filandro Colacito, dans le roman *I Corsari della Breccia*, publié en 1909 : les corsaires de la Brèche, ce sont les affairistes entrés à Rome après 1870 ; deux tiers du livre concernent le pouvoir et ses coulisses, mais l'autre tiers est consacré à la manifestation populaire du 1er mai 1891 à Rome, où a pris une grande part le leader anarchiste Ceprani - inspiré par un personnage réel, Amilcare Cipriani - et qui s'est achevée par une sanglante répression. Un tel témoignage sur les mouvements populaires est rare dans la littérature de la période considérée.

I.2.3. Avec l'avènement de Rome capitale, la liberté de la presse s'installe et de nombreux journaux naissent <sup>9</sup>, ainsi que des initiatives éditoriales, celles d'Angelo Sommaruga en particulier. Un assez grand nombre des auteurs de la fin du XIX ème siècle écrivant sur Rome sont aussi des journalistes ; tel est le cas de Giovanni Faldella, journaliste piémontais souhaitant l'avènement d'une nouvelle littérature romaine, qui serait aussi nationale, et qui «pourrait ressusciter de façon large et puissante en prose la Muse de Belli »<sup>10</sup>. Son *Voyage à Rome sans voir le Pape* <sup>11</sup> affiche un anticléricalisme provocateur ; le personnage principal est le maire d'une petite commune piémontaise ; le titre est trompeur, puisque le personnage rentre dans son Piémont en emportant à ses concitoyens une lithographie représentant le Roi e le Pape bras dessus bras dessous, résumé, semble-t-il, des aspirations populaires... Faldella réunit dans *Rome borghese*<sup>12</sup> quelques chroniques amusées de sa rencontre de Piémontais avec l'ancienne et la nouvelle réalité romaines : une Rome bon enfant, où la grandeur appartient au passé,

---

<sup>9</sup> Au 31 octobre 1870, on en dénombre 24 nouveaux.

<sup>10</sup> Giuseppe Gioacchino Belli, célèbre poète en dialecte romain, dont les 2000 sonnets peignent une fresque de la société romaine du début du 19ème siècle.

<sup>11</sup> Viaggio a Roma senza vedere il Papa, 1880.

<sup>12</sup> Roma borghese, 1882.

mais qui adhère au présent, et veut réussir la fusion nationale ; la *spaghetтата* - titre de la dernière nouvelle du recueil - réunit dans une auberge historique - le général Cadorna y a passé la nuit qui a précédé l'assaut de Porta Pia - maçons et ingénieurs autour des fameux spaghettis.

Le *bozzettismo*, les *macchiette* - les croquis de situations ou de personnages pittoresques - se trouvent aussi dans les souvenirs (en italien) du poète (dialectal) Pascarella<sup>13</sup>, mais limités à la nostalgie du bon vieux temps, d'une Rome du *popolino* - le petit peuple des aquarelles de Roesler Franz - vivant côte à côte avec les monuments du passé, sans rêves de grandeur.

## **II CROISSANCE URBAINE. VISAGES ANCIENS ET NOUVEAUX**

II.1. Il y a persistance de la perception historique et culturelle de Rome comme unité d'éléments disparates, creuset et source de civilisation, dont témoignent certains signaux urbains, comme l'évoque Aristide Gabelli<sup>14</sup> : «un obélisque égyptien apporté à Rome par les Empereurs et surmonté de la croix résume l'histoire de toute la civilisation.»

On continue à retrouver le visage de Rome qui a appartenu à tant de voyageurs étrangers, en particulier de l'âge néo-classique et puis romantique ; c'est le cas dans les trois romans de jeunesse de Gabriele D'Annunzio, *L'enfant de volupté*, *Le triomphe de la mort*, *Les Vierges aux Rochers*<sup>15</sup> et dans ceux de son épigone Diego Angeli<sup>16</sup>.

Gabriele D'Annunzio, né en 1863, a eu pendant sa jeunesse à Rome des activités journalistiques et mondaines - il sera aussi député à la fin du siècle. Il évoque dans ses romans les soirées mondaines, les palais et les théâtres, les promenades en calèche sur le Corso, et l'hippodrome de Centocelle ; il pose sur une Rome raréfiée le regard d'esthète de ses personnages aristocratiques :

---

<sup>13</sup> Prose, 1880-90.

<sup>14</sup> Roma e i Romani, 1880.

<sup>15</sup> Il Piacere, 1889, Il Trionfo della Morte, 1894, Le Vergini delle Rocce, 1896.

<sup>16</sup> Roma sentimentale, Roma, Voghera, 1904.

Sous le déluge gris de la boue démocratique qui submerge misérablement tant de choses belles et rares, va disparaissant aussi peu à peu cette classe restreinte de la vieille noblesse italienne où l'on gardait vivace, de père en fils, une certaine tradition familiale de haute culture, d'élégance et d'art.<sup>17</sup>

C'est précisément de cette tradition qu'est issu son héros Andrea Sperelli. A ces individus d'élite correspond un espace choisi et un temps hors du temps :

Sur Rome, en cette mémorable nuit de février, resplendissait une pleine lune fabuleuse, d'une clarté telle qu'on n'avait jamais vu la pareille. L'air paraissait imprégné d'un lait immatériel (...) Muet, solennel, profond, le palais des Barberini occupait le ciel ; (...) et ces blancheurs et ces ombres superposaient à l'architecture réelle de l'édifice le fantôme d'une prodigieuse architecture à la manière de l'Arioste.<sup>18</sup>

Le narrateur s'efforce d'éviter la rencontre avec les réalités fâcheuses du développement contemporain. Il y a des rites pour la contemplation de Rome - chez Diego Angeli, cela prend le tour de la prescription : «il faut» voir le Pincio «à certaines saisons de l'année, certains jours de la semaine, à certaines heures du jour», et le cloître de Saint Jean de Latran «par un matin de mai, celui de Saint Paul par un soir de décembre»<sup>19</sup>. Il faut aussi une compagnie féminine, à tout le moins l'imminence de son arrivée - parfois le souvenir de sa présence.

D'Annunzio dit préférer la Rome baroque - et donne pour demeure à Andrea Sperelli le palais Zuccari, curiosité maniériste nichée sous la Trinité des Monts, mais *Les Vierges aux rochers* commencent par l'évocation d'un nouveau Roi de Rome à venir :

---

<sup>17</sup> cf. le début du *Piacere* (L'enfant de volupté, traduction de Georges Hérelle complétée et rétablie par Pierre de Montera, Calmann-Lévy, 1971).

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> *L'inarrivabile*, Biblioteca del Fanfulla della Domenica, Rome, Bontempelli, 1893, p.34.

Ah, qui saura jamais étreindre et féconder la Mère de sa pensée ultrapuissante? A elle seule - à son sein de pierre qui fut à travers les siècles l'oreiller de la Mort - à elle seule il est donné d'engendrer tant de vie que le monde s'en imprègne encore une fois.

II.2. Une fois capitale, Rome va développer rapidement son urbanisme, car elle doit accueillir les rouages du gouvernement, ministères et parlement. L'afflux de population et la nécessité de bâtir entraînent une spéculation immobilière effrénée, de nouveaux quartiers voient le jour, les quais du Tibre sont aménagés, les Administrations Centrales occupent une bonne partie des couvents et des propriétés ecclésiastiques réquisitionnées, il faut construire un Palais de Justice, des casernes, la Polyclinique, etc...).

C'est encore chez Gabriele D'Annunzio que l'on trouve un des tableaux les plus efficaces de la fièvre immobilière qui s'est emparée de Rome :

C'était le temps où le trouble le plus fébrile animait l'ouvrage des destructeurs et des constructeurs sur le sol de Rome. En même temps que des nuages de poussière se propageait une espèce de folie du lucre, comme un tourbillon maléfique (...) La contagion se propageait partout, rapidement. Dans le tiraillement incessant des affaires, dans la furie farouche des appétits et des passions, dans l'exercice désordonné et exclusif des activités utiles, tout sens du décorum était perdu, tout respect du Passé était écarté. La lutte pour le gain se menait avec un acharnement implacable, sans aucun frein. La pioche, la truelle et la mauvaise foi étaient les armes. Et, d'une semaine à l'autre, avec une rapidité presque chimérique, se dressaient sur les fondations remplies de décombres les énormes cages vides, criblées de trous rectangulaires, surmontées de corniches postiches, incrustées de stucs affreux. Une espèce d'immense tumeur blanchâtre pendait au flanc de la vieille Ville et en absorbait la vie.<sup>20</sup>

Les nouveaux chantiers entraînent des destructions, qui sont ressenties comme des blessures infligées à la ville et à la sensibilité du narrateur :

Les lauriers et les rosaires de la Villa Sciarra, encensés par les rossignols le long de tant de nuits, tombaient sectionnés ou demeuraient humiliés entre les grilles des petits jardins attendant

---

<sup>20</sup> Le Vergini delle Rocce ,1896, traduction de l'auteur de l'article.



aux pavillons des épiciers. Les gigantesques cyprès Ludovisi, ceux de l'Aurore, ceux-là même (...) dont parlait Goethe, gisaient terrassés (je les garde toujours en mémoire, tels que je les vis de mes yeux, par un après-midi de novembre).<sup>21</sup>

La nostalgie de l'esthète se double d'un témoignage précieux pour qui cherche à faire revivre le 19<sup>ème</sup> siècle romain. Il y a aussi des écrivains qui apprécient l'air, la lumière et l'hygiène des nouveaux quartiers<sup>22</sup>.

### **III LE PARLEMENT**

III.1. Le parlement de la nouvelle capitale s'installe - il y est toujours - au palais de Montecitorio, «basilique de la troisième Rome» : le phénomène a fasciné les écrivains, souvent journalistes, fréquentant les milieux parlementaires. Ils publient en une vingtaine d'années une abondance de romans sur ce sujet<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> cf. G. Faldella, *Roma borghese*, «Roma borghese, sacra alla civiltà e alla igiene», p. 173.

<sup>23</sup> Giovanni Faldella, *Salita a Montecitorio (Montée à Montecitorio)*, Turin, Roux e Favale, 1882-84.

Le premier vrai roman sur Rome après l'unité : *La conquista di Roma*, (*La conquête de Rome*), de Matilde Serao (encore une journaliste...), paraît en 1885, suivi de *Vita e avventura di Riccardo Joanna*, histoire d'un journaliste, en 1886.

Enrico Onufrio, *L'ultimo borghese*, (*Le dernier bourgeois*), paru en feuilleton dans *Il Giornale di Sicilia*, 1885.

Antonio Fogazzaro, *Daniele Cortis*, 1<sup>ère</sup> édition 1885.

Ettore Socci, *I Misteri di Montecitorio*, Città di Castello, Lapi, 1887.

Enrico Castelnuovo, *L'Onorevole Leonforte*, (*Le Député Leonforte*), Milan, Baldini e Castoldi, 1889.

Luigi Gualdo, *Decadenza*, Milan, Treves, 1892.

Achille Bizzone, *L'Onorevole (Le Député)*, Milan, Sonzogno, 1895.

Filippo Crispolti, *Il duello*, Milan, Treves, 1900.

Carlo Del Balzo, *Le Ostriche (Les Huîtres)*, Milan, Aliprandi, 1901.

Federico De Roberto, *L'Imperio*, posthume, 1928, écrit entre 1890 et 1894.

Ce sont plutôt les méandres de Montecitorio, le rituel des séances, les habitudes de vie des parlementaires dans le quartier environnant, que Faldella nomme en 1882 «Il paese di Montecitorio», le village de Montecitorio - les places Sciarra, Montecitorio, Colonna, San Carlo, le café Aragno et les autres, les grands hôtels et les modestes garnis -

bref, le décor, qui occupent nos écrivains. Les différentes catégories auxquelles ils appartiennent déterminent une typologie du député, mais rien ne donne à voir les passions politiques en tant que telles, il y a plus de luttes de personnes que de batailles d'idées.

A son arrivée à Rome, le nouvel élu se voit présenter la ville du haut d'une colline, d'où on a une vue panoramique (Serao, Bizzoni), ou dans un lieu mondain du centre (De Roberto). Après une parabole plus ou moins ample, l'individu succombe au pouvoir - maléfique - de la Ville : Luciano Rambaldi (Onufrio) meurt à Rome ; Giuliano Sicuri (Bizzoni) et Foglietta (Del Balzo) se suicident ; Francesco Sangiorgio (Serao) quitte Rome «parce qu'en vérité, Rome l'a vaincu» - ce sont les derniers mots du roman ; le député Guidi (Socci) donne sa démission, Paolo Leonforte (Castelnuovo) s'enfuit, et Paolo Renaldi (L. Gualdo), n'est pas réélu. Même Barnaba (Del Balzo) qui, lui, reste au pouvoir, s'estime vaincu dans la victoire lorsqu'il se compare à ses adversaires dont le patriotisme et l'honnêteté sont connus de tous. Le héros de De Roberto regagne Salerne en souhaitant tout effacer de sa vie romaine. Seul Daniele Cortis (Fogazzaro) - sorte de précurseur d'une démocratie chrétienne toute neuve, a une charge idéale<sup>24</sup>. Mais il n'y aura de succès pour aucun de ces personnages, Daniele Cortis restant le symbole de l'impuissance politique.

III.2. Est-ce le syndrome de la nausée du pouvoir qui affecte ainsi les personnages-députés? un remake de «vanité des vanités»? mais le phénomène ne se produit en général pas après une apogée balzacienne, il s'agit bien plutôt d'une lente corrosion de l'homme par la ville. Il n'y a pas de lutte - sauf un duel mondain de temps à autre - ni d'énergie, de dynamisme interne à chaque trajectoire.

---

<sup>24</sup> Fogazzaro, préoccupé de christianisme social, sera moderniste (*Il Santo*, publié en 1905, sera mis à l'index en 1906) ; quand paraît *Daniele Cortis*, la vie politique est encore interdite aux catholiques par le Pape.

Le spectacle est celui des coulisses du pouvoir, et non du pouvoir lui-même, des intrigues financières et de la corruption par l'argent ou par l'amour ; le thème de la corruption trouve des racines dans la réalité politique et économique, marquée par le «transformisme» et les scandales... Sous des apparences dynamiques, la vie de la Ville qu'on appelle *umbertina*, du nom du deuxième roi d'Italie, s'est installée dans une nouvelle routine. A la réalité des faits, s'ajoute la construction idéologique de la référence du Risorgimento, comme époque héroïque, pour engendrer le mépris du présent. Rome est comparée à Byzance ; la répulsion envers ce temps de la *prose* - par opposition au temps de la *poésie*<sup>25</sup> se manifeste dans la punition du héros romanesque, non seulement vaincu en tant que conquérant, ou aspirant à la conquête, mais anéanti le plus souvent en tant qu'homme.

Le thème décadent de l'abandon de la lutte, du refus du combat, rencontre l'autre thème décadent de la femme fatale ; les illusions perdues accompagnant les ambitions déçues, les intrigues amoureuses brodent sur le motif du péril féminin, de «la donna che non sa amare», la femme qui ne sait pas aimer<sup>26</sup>; et la Ville, dans sa beauté indifférente, a la même fonction que la femme, elle fascine, séduit, corrompt et détruit : elle est lieu et instrument de perte.

III.3. Enfin, complétant le tableau de la Ville-métropole qui dévore ou déçoit les jeunes ambitions, s'ajoute le thème de la vie urbaine souterraine et mystérieuse<sup>27</sup>. Nous sommes là dans le domaine du roman *d'appendice* (feuilleton), souvent écrit pour des raisons alimentaires et publié chez Sommaruga ou Perino. Comme chez Eugène Sue<sup>28</sup>,

---

<sup>25</sup> B. Croce, *Storia d'Italia...*, op.cit., Bari, Laterza, 1984, p.2.

<sup>26</sup> M. Serao, *La conquista di Roma*, Milan, Garzanti, 1946, p.342.

<sup>27</sup> Sur ce thème, sont publiés : E. Mezzabotta, *La figlia del Cardinale*, Milan, après 1882.

E. Socci, *I Misteri di Montecitorio*, op. cit.,

G.Ferri (sous pseudonymes) *Il duca di Fonteschiavi*, *Roma gialla*, satirico-social, 1884, *Roma sotterranea*, «roman social», 1892 et, la même année, *La canaglia ovvero Roma sconosciuta (La canaille ou Rome inconnue)* «roman dramatico-social».

U. Barbieri, *In basso*, Sommaruga, 1885.

<sup>28</sup> *Mystères de Paris* et *Mystères de Londres* ont été publiés dans la première moitié du XIXème siècle.

le lien est direct entre l'aristocratie et le bas peuple dans le milieu, et la vie sociale tissée de sociétés secrètes. La référence à la littérature française, de Balzac à Eugène Sue, fait apparaître en filigrane, derrière le mythe de Rome fin de siècle, l'image littéraire de Paris.

Dans les trente ans considérés, l'image de Rome chez les écrivains italiens passe d'un mythe ancien à un mythe moderne ; d'un mythe politique à un mythe littéraire. Il reste des références à l'Antiquité omniprésente à Rome ; la présence papale est évoquée avec un certain embarras, conséquence de la situation politique encore en suspens. Paradoxalement, on trouve quelques aspects documentaires de la réalité d'une ville moyenne et moyennement dynamique, chez le moins réaliste des écrivains, D'Annunzio... Enfin, le nouveau visage de Rome, le Parlement, qui fascine les écrivains, ouvre la voie à la métamorphose littéraire de la capitale, tendant vers l'image de la métropole moderne, démesurée et inhumaine. Comme si faute de tenir la gageure de son si glorieux passé, elle se donnait un autre référent, au moins aussi improbable, si ce n'est plus. Cette dérive littéraire n'aura pas la vie très longue, mais le mythe traditionnel a encore de beaux jours devant lui...

**Pascale BUDILLON PUMA**